

I ♥ Soweto



En dépit des transformations, le développement urbain reste très inégal à Soweto. À gauche, une rue du quartier de Kliptown, à droite une rue d'Orlando West.

Dans l'imaginaire collectif, Soweto évoque communément la grande pauvreté et l'extrême violence. Pourtant, cet espace, qui regroupe près de 1,3 million d'habitants¹ et s'étend sur plus de 200 kilomètres carrés – soit deux fois Paris *intra-muros* –, est loin d'être uniformément pauvre et violent. Non seulement il n'a jamais été et n'est toujours pas réductible à ces images, mais il tend en outre à se diversifier et à devenir plus complexe. Si Soweto compte des quartiers informels, des camps de squatters et des zones de non-droit, il comprend aussi – et, sans doute, de plus en plus – des quartiers chics, des lieux de loisirs et de fêtes.

¹ Toutes les données statistiques sont issues du recensement de 2011.

² À l'origine, le terme de « *township* » désignait un quartier planifié, indépendamment de l'origine ethnique de ses habitants. En Afrique du Sud, il en vint à désigner les espaces résidentiels construits généralement en périphérie urbaine et réservés aux populations désignées comme « non blanches » (Noirs, Coloures, Indiens).

Un espace encore racialement homogène mais socialement diversifié

Comme son nom l'indique, Soweto ou *South Western Townships*² désigne un ensemble de quartiers, non pas spontanés mais planifiés, qui ont été construits à partir du début du xx^e siècle à la périphérie sud-ouest de Johannesburg. Sa fonction était alors d'accueillir les populations noires progressivement forcées de quitter le centre-ville au nom des lois ségrégatives successives mises en place par le pouvoir colonial, par l'Union d'Afrique du Sud, puis renforcées et systématisées par le régime d'apartheid entre 1948 et 1994.

Conçu pour être un espace de relégation des populations noires destiné à les maintenir dans un état de sous-développement et de dépendance par rapport au pouvoir blanc, Soweto n'en a pas moins été un espace d'épanouissement d'une certaine diversité tant culturelle qu'économique et sociale. La taille

et la qualité même des *matchboxes*, ces maisons « boîtes d'allumettes » standardisées prévues pour accueillir une famille mononucléaire, ont ainsi varié selon les townships et les périodes de construction³. Cette diversité a favorisé l'émergence et en même temps révélé l'existence d'une bourgeoisie noire soweetane⁴. En dépit de la persistance d'une quasi-homogénéité raciale – la population y est noire à 98 % –, le processus de diversification socio-spatiale au sein de Soweto se poursuit et s'accroît depuis la fin de l'apartheid⁵.

Cette évolution se reflète, parfois violemment, dans le paysage urbain. La présence de quartiers entiers, tel le camp de squatters de Kliptown, faits d'habitations en tôle, sans eau courante ni électricité, contraste avec l'existence d'autres quartiers comme Diepkloof ou Orlando West dans lesquels les *matchboxes* ont été transformées et agrandies, les rues goudronnées et les services urbains développés.

Si le développement urbain est bien à l'œuvre à Soweto, il n'affecte pas tous les espaces de la même façon.

Le développement, source de fragmentation urbaine ?

Longtemps, l'idée même que Soweto pouvait être un espace urbain à proprement parler, un lieu d'installation permanente et non temporaire des populations noires, a été niée par le système de l'apartheid. Celui-ci entendait déplacer à terme toutes les populations « non blanches » non seulement hors de la ville *stricto sensu* mais aussi hors du pays – des espaces extraterritoriaux, les bantoustans, ayant été spécialement créés à cet effet⁶.

La reconnaissance des townships comme faisant partie intégrante de la métropole de Johannesburg passe donc pour les populations locales par l'acquisition de certains droits qui leur avaient été

jusqu'à présent déniés, l'amélioration des infrastructures et des services urbains. Une des premières et des plus significatives transformations – à laquelle on pourrait ajouter la mise en place, à l'occasion de l'organisation de la Coupe du monde de football de 2010, d'un service de transports collectifs (le système de *Bus Rapid Transit*) – est le libre développement des commerces, et notamment des centres commerciaux.

Pendant l'apartheid, le nombre de commerces dans les townships était en effet restreint à la fois par le fait que leur ouverture était soumise à une autorisation préalable des autorités blanches et par l'interdiction faite aux populations noires de posséder une entreprise⁷. L'ouverture en 2007 d'un centre commercial à Soweto par l'un de ses habitants, Richard Maponya, dont la fortune fut bâtie pendant l'apartheid en dépit des restrictions à l'œuvre, a ainsi pu apparaître comme une victoire. Le Maponya Mall, ce temple de la consommation s'étendant sur près de 65 000 mètres carrés, célèbre la liberté d'entreprendre et de réussir des populations anciennement discriminées, tout en permettant aux Sowetans d'avoir accès au même type de commerces que les populations des *suburbs*⁸ de Johannesburg.

L'apparition de centres commerciaux à Soweto est en ce sens révélatrice de la diffusion à l'ensemble de l'agglomération johannesbourgeoise d'une forme d'urbanité et d'un modèle de développement urbain de type néolibéral, caractéristiques des villes sud-africaines contemporaines⁹.

Si la multiplication de ces espaces peut être vue comme une façon de réduire les inégalités en matière d'accès aux services et aux emplois, ils favorisent pourtant également une certaine fragmentation urbaine, et ce à plusieurs échelles. À Soweto, ils sanctionnent les disparités socio-spatiales entre les quartiers et participent à leur renforcement. Dans la métropole de Johannesburg, ils tendent, en modifiant

³ Keith Beavon, *Johannesburg: The Making and Shaping of the City*, University of South Africa Press, Pretoria, 2004.

⁴ Philippe Guillaume, *Johannesburg : Géographies de l'exclusion*, IFAS-Karthala, Johannesburg, Paris, 2001.

⁵ Jo Beall, Owen Crankshaw et Susan Parnell, « Social Differentiation and Urban Governance in Greater Soweto: A Case Study of Post-apartheid Meadowlands », in Richard Tomlinson et al. (dir), *Emerging Johannesburg*, Routledge, Londres, New York, 2003, p. 197-214.

⁶ Philippe Gervais-Lambony, Sylvie Jaglin et Alan Mabin (dir), *La Question urbaine en Afrique australe : perspectives de recherche*, IFAS-Karthala, Johannesburg, Paris, 1999.

⁷ K. Beavon, *op. cit.* ; Ph. Guillaume, *op. cit.*

⁸ Comme dans le contexte nord-américain, les *suburbs* désignent les banlieues pavillonnaires des classes moyennes à aisées.

⁹ Annika Teppo et Myriam Houssay-Holzschuch, « GugulethuTM: Revolution for Neoliberalism in a South African Township », *Canadian Journal of African Studies*, vol. 47, n° 1, 2013, p. 51-74.



Symbole du nouveau Soweto, le Maponya Mall accueille quelque 900 000 visiteurs par mois.

les pratiques des consommateurs, à rompre des liens qui existaient précédemment. Ainsi, nombre de Sowetans, qui allaient naguère – certes contraints et forcés – dans le centre-ville pour faire leurs courses, ne s’y rendent plus – ou moins –, tout simplement parce qu’ils n’en ont plus besoin.

Soweto, ou plus exactement quelques-uns de ses townships, s’affirme donc au fil des ans comme un véritable centre urbain. En outre, il ne se contente pas de pourvoir aux besoins de ses habitants, mais attire des populations extérieures venues profiter de sa métamorphose ainsi que de son histoire et de sa culture, désormais revalorisées.

Un espace touristique et récréatif

Tirant parti de la renommée de Soweto, connu de par le monde pour avoir été l’un des hauts lieux de la lutte contre l’apartheid, les autorités sud-africaines et johannesbourgeoises ont rapidement identifié plusieurs lieux comme de possibles pôles de développement culturel et touristique, à l’instar d’Orlando West et, plus particulièrement, des environs de Vilakazi Street.

Cette rue est en effet célèbre pour avoir été ou être le lieu de résidence de nombreux opposants à l’apar-

theid, dont Nelson Mandela et Desmond Tutu. Elle a été le théâtre des « émeutes » de 1976, cette mobilisation de collégiens et de lycéens de Soweto contre l’imposition de l’afrikaans comme langue unique d’enseignement ayant conduit à des affrontements meurtriers avec les forces de l’ordre. À ce titre, cet espace a été aménagé à des fins de valorisation touristique et patrimoniale : un mémorial en l’honneur d’Hector Pieterse – ce jeune garçon tué lors des manifestations de 1976 – et de ses camarades a été érigé en 2001, un musée leur a été consacré en 2002, la maison de Mandela a été transformée en musée en 2009, des œuvres d’art et des panneaux commémoratifs ont été installés en 2010.

De fait, Vilakazi Street et ses alentours sont l’une des principales destinations touristiques de Johannesburg. Ils attirent quotidiennement des centaines de touristes internationaux et sud-africains. Les touristes étrangers désirent tout à la fois comprendre l’histoire de la lutte contre le régime oppresseur et saisir ce que signifiait vivre dans un township. D’aucuns sont d’ailleurs désorientés, si ce n’est déçus, lorsqu’ils découvrent qu’Orlando West est devenu – notamment grâce aux différents projets de développement – un quartier calme, propre, bien équipé, ce qui est souvent en complète contradic-

tion avec ce qu'ils imaginaient. Les Sud-Africains s'y rendent également afin de mieux connaître l'histoire de leur pays et de célébrer les héros de la nouvelle nation. Pour certains, et en particulier pour les populations blanches, venir à Orlando West est l'occasion de découvrir des lieux qui leur étaient jusque-là méconnus.

Lieu touristique, Soweto est également un espace de loisirs, de fête et de sociabilité. Ses anciens habitants plus spécifiquement, qui pour beaucoup vivent désormais dans des *suburbs*, y reviennent régulièrement pour passer du bon temps en famille ou entre amis, pour faire montre de leur réussite sociale ou bien encore pour s'y ressourcer. Parce que les townships en général et ceux de Soweto en particulier incarnent une certaine idée de l'urbanité – sans doute en partie idéalisée et reconstruite mais non moins effective – basée sur le

partage et la solidarité, ils restent pour nombre de Johannesburgois, noirs en majorité mais non exclusivement, un espace d'ancrage identitaire fort.

Soweto apparaît ainsi comme un espace contradictoire, tout à la fois pauvre et riche, dangereux et accueillant, attractif et répulsif. Si ces contradictions sont en partie spécifiques à cet espace, on peut se demander si leur similarité avec celles qui parcourent Johannesburg dans son ensemble et les autres villes sud-africaines n'en fait pas aussi le signe d'une intégration de Soweto au reste de la métropole, voire d'une certaine normalisation du township le plus célèbre d'Afrique du Sud.

Pauline Guinard *

* Maître de conférences à l'École normale supérieure de Paris, membre de l'unité mixte de recherche Lavue et du laboratoire Mosaïques. Auteur de l'ouvrage *Johannesburg : l'art d'inventer une ville*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2014.



L'Arctique, ou le pôle nord de la Terre. Là où plus aucune végétation ne pousse, là où la nuit ne tombe parfois jamais, là où se côtoient l'ours blanc et l'Inuit. Un paysage féérique, certes, mais aussi une nouvelle frontière à conquérir.

Car, en Arctique, avec le réchauffement climatique et le recul de la banquise, des ressources et opportunités inespérées s'annoncent. Faisant ainsi de cet espace un enjeu stratégique et économique pour les États côtiers que sont la Russie, le Canada, les États-Unis, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Finlande et l'Islande. Les revendications des uns et des autres sur les plateaux continentaux, les riches fonds marins, ou les fameux passages du Nord-Ouest et du Nord-Est attendent de nombreuses querelles.

Celles-ci portent plus sur des potentialités que sur des réalités prouvées de ressources exploitables, mais sont déjà l'objet de fortes tensions et conflits de souveraineté.

C'est à l'analyse des bouleversements en cours ou à venir qu'est consacré cet ouvrage dirigé par Michel Foucher, réunissant géographes, politologues, stratèges et juristes.

Michel Foucher, géographe et diplomate, dirige la chaire de géopolitique appliquée au Collège d'études mondiales.

CNRS Éditions 10 euros